

« Nous avons tous en nous un côté c



Donatella Di Cesare figure parmi les intellectuels les plus sagaces en Italie. Dans son dernier ouvrage, elle affirme que les conspirations sont liées à un problème d'impuissance politique.

EL PAÍS

ENTRETIEN

DANIEL VERD

Le monde a brusquement changé le 11 septembre 2001, avec l'effondrement des tours jumelles. Le cours de l'Histoire s'est accéléré, suivant une trajectoire chaotique. Il est désormais devenu impossible d'analyser les événements selon le paradigme du progrès. En outre, nourris de ressentiment, les citoyens se sont majoritairement ralliés au complotisme. C'est précisément le sujet traité dans le dernier ouvrage de Donatella Di Cesare, *Il complotto al potere* (*Le complot au pouvoir*, non encore traduit en français).

Née à Rome il y a 66 ans, cette autrice fait partie des intellectuels les plus influents et sagaces en Italie. Issue d'une famille juive et formée en Allemagne, elle fut l'une des dernières élèves de Hans-Georg Gadamer. Ses premiers écrits se sont penchés sur la théorie de la déconstruction, de Derrida. Plus tard, elle a étudié le nazisme de Heidegger. Les travaux de cette philosophe italienne, presque systématiquement en amont de la politique, ont largement déteint sur les débats des dernières années dans son pays.

Avons-nous tous un petit côté complotiste ?

Oui, c'est un fait. Je prends toutefois distance avec le concept des théories du complot. Souvent, la question est formulée pour induire un vrai ou faux, comme s'il ne s'agissait que de *fake news*. Ces thèses sont également combattues en pensant à la manière de les empêcher, de les vérifier... C'est mal formulé. Les complots ne concernent pas uniquement des affirmations fausses ni des maladies mentales. Ils ne tiennent pas du délire.

Que voulez-vous dire ?

Que le courant anticomplotiste est, lui aussi, inefficace et qu'il impacte le monde de l'information. Quand on agit ainsi, en recourant à la stigmatisation, on risque de générer une fracture entre l'univers des médias et le peuple, qui s'attelle à chercher la vérité. C'est dangereux. De nos jours, tout le monde se demande qui tire les ficelles derrière nos dirigeants, qui détient le pouvoir. En plus, la question du complot est également liée à un problème politique, au fait que, bien que nous vivions en démocratie, nous nous sentions exclus de la prise de décisions. Face à notre impuissance, nous aimerions que notre voix soit entendue. Ce phénomène, que nous qualifions de désaffection, se traduit par l'abstention. Il reflète cependant un profond sentiment d'impuissance.

Par rapport à quoi ?

Nous ressentons la présence d'un pouvoir inaccessible, sans nom ni visage. En cas de problème, on nous répond sempiternellement que « c'est une décision de l'Europe » ou que « telle mesure se justifie en raison des règles du marché ». Alors, *ipso facto*, la politique est perçue comme un instrument de pouvoir.

Quand on voit comment tout fonctionne, ce complotisme semble assez naturel.

Effectivement, mais il ne faut pas le sous-estimer. Il constitue une arme de dépolitisation des masses. Le commun

des complotistes s'assied devant son ordinateur et s'efforce de créer, lui-même, une information, même si, en fin de compte, il s'en remet à son impuissance. Il tente de démasquer ce pouvoir, mais, en réalité, il cède à une certaine passivité.

Pour quel motif ?

Cette situation obéit notamment à la perte de capacité de mobilisation des partis. Il en ressort une distanciation et un éloignement de la population. Le complotisme ne traduit pas un doute légitime : il s'agit d'un doute qui s'érige en dogme sans volonté de le vérifier. Il n'y a pas de coordination de la colère, de désir de changement.

Où est né le complotisme moderne ?

L'effondrement des tours jumelles a marqué le point d'inflexion. D'une part, parce qu'on n'a plus réussi à décrypter l'Histoire, à comprendre la suite des événements. La notion de progrès sous-jacente à la modernité, de recherche systématique d'une situation meilleure, a disparu. Ainsi commence l'effritement du XXI^e siècle, la désorientation et le désarroi. Les deux décennies postérieures ont été marquées par une concaténation de cygnes noirs : la crise économique, la guerre, la pandémie... La fin du progrès est une idée qui s'enracine. Puis, face à ce scénario tragique, on est tenté d'emprunter des raccourcis et de se demander qui gouverne notre destinée et actionne les ficelles de l'ordre mondial.



Les complots ne concernent pas uniquement des affirmations fausses ni des maladies mentales. Ils ne tiennent pas du délire



D'accord, mais, comme disait Kurt Cobain, de Nirvana, « le fait d'être parano ne signifie pas qu'on n'est pas poursuivi ».

J'en conviens : les marchés décident, nous sommes dépossédés, encore plus impuissants... Nous avons tous un côté complotiste. En revanche, le complotisme nous plonge dans une passivité qui, en fin de compte, profite aux forces politiques réactionnaires, qui font leur nid du ressentiment.

Quel fut l'impact de l'épidémie de coronavirus sur le complotisme ?

La pandémie l'a dynamisée. Elle a marqué une tentative d'expliquer, par un raccourci, un événement dramatique. Nombreux sont ceux qui ont cru que le danger était surdimensionné dans le but de restreindre la liberté individuelle. En Italie, certaines chaînes de télévision ont pris la décision d'exclure les complotistes. Une erreur. On ne peut pas stigmatiser un groupe d'individus, *a fortiori* lorsque la liberté d'expression est un droit consacré.

Même s'ils propagent des mensonges ? Même quand quelqu'un réfute, par exemple, le changement climatique en se servant de la presse écrite ?



C'est effectivement un problème colossal pour le journalisme. Il faut procéder à une analyse au cas par cas. Mais quand une personne vous vient avec de tels propos, rien ne sert de l'ostraciser. Mieux vaut accueillir quiconque assume ou diffuse des *fake news* puis réfuter ces informations et fournir des preuves en les argumentant.

Ne court-on pas le risque que tout cela devienne un cirque stérile ?

En réalité, nous courons un autre risque : l'émergence d'une séparation entre la sphère de l'information, protégée du point de vue de la vérité et de la science, et toute autre, celle des complotistes. Cette fissure est problématique pour l'information. Nous sommes en présence d'un fossé entre la presse écrite et les personnes qui se construisent leur propre information.

L'Italie « La terre des complots, le

D.V.

L'Italie des cinquante dernières années semble être le paradis du complot : les attentats de la piazza Fontana, le meurtre de Pasolini, l'assassinat d'Aldo Moro, la disparition d'Emanuela Orlandi... Des dossiers qui n'ont toujours pas été élucidés.

L'Italie est la terre des complots, compte tenu de son passé d'événements imbriqués, bâti sur des intrigues ; c'est le pays de Machiavel. La quasi-totalité des faits marquants de ces dernières années est construite autour d'un secret. Et toutes ces affaires déteignent sur la prise de distance du citoyen avec la politique.

Quel a été l'impact du complotisme sur la politique italienne ?

Il a été colossal, en particulier face à des phénomènes tels que le Mouvement 5 Étoiles (M5S). Le complotisme est

étroitement lié au populisme. Sur le fond, il s'appuie sur l'idée que la population a été bernée et sur l'avènement d'un prophète qui va nous éclairer et qui prétend que la démocratie est une farce. C'est également patent au niveau de Fratelli d'Italia (le parti de Giorgia Meloni, NDLR), qui personnifie la version dernier cri d'une droite réactionnaire, avec des post-fascistes portant l'attrail du fascisme tout en s'adaptant. Meloni nous dit : « Vous avez été grugés par l'Europe et le parti du complot, qui est celui des étrangers. Alors, il faut protéger l'Italie pour qu'elle ne s'en trouve pas affectée. »

Protéger de quoi ?

De forces obscures de l'extérieur : Europe, pouvoirs occultes, migrants, féministes... C'est le message gagnant.

Que signifie aujourd'hui Meloni et vers où se dirige-t-elle ?

Elle provient de cette droite romaine au